Les anarchistes veulent instaurer un milieu social assurant à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

N° 127
Février 2021

le libertaire
revue de synthèse anarchiste

Créé par Joseph Déjacque en 1858 aux U.S.A. (En Français), repris par Sébastien Faure en 1895.
Actuellement publié par le groupe Jules Durand et des individuels anarchistes.

Socialisons et autogérons l'industrie pharmaceutique

Le chaos et le désordre du capitalisme et de ses États dirigeants conduisent l'humanité au désastre, en particulier les plus pauvres (c'est-à-dire la majorité). La crise sanitaire engendrée par une pandémie qui, en plus, trouve son origine dans le pillage et la déprédation d'espaces naturels par les grandes entreprises extractivistes, ainsi que dans la destruction de la biodiversité, n'est pas durable, puisque l'argent et le marché sont au-dessus de tout, même la santé et la vie. Cette crise, comme toutes les crises du système capitaliste, a été amorcée, comme nous l'avons déjà mentionné, au détriment des couches les plus pauvres de la société, non seulement en matière de santé, mais aussi économiquement, créant encore plus de pauvreté et de désespoir, conduisant à la plus absolue misère une grande partie de la société, alors que les grandes fortunes en sortent encore plus enrichies, jusqu'à 24% de plus que l'an dernier.

Nous entendons des messages depuis des années sur le bon fonctionnement des modèles capitaliste et étatiste. Des carrières universitaires axées sur la gestion de ce système parfait, la transmission des valeurs de l'école qui privilégient la concurrence, l'inégalité, l'individualisme et l'efficacité au détriment de la solidarité, de l'égalité et de l'entraide … Chercheurs, économistes, journalistes, avocats et les politiciens parlent des merveilles du système. Et chaque fois qu'il y a une crise majeure comme celle de la Covid-19 ou les nombreuses que le changement climatique a engendrées, qui que ce soit pour lui-même!

Il est obscène et criminel que la technologie et la science, construites à partir des connaissances sociales accumulées tout au long de l'histoire de l'être humain, soient monopolisées par des entreprises avides dont la seule chose qu'elles poursuivent est l'enrichissement de leurs propriétaires et conseils d'administration, avec leurs commissions respectives et des valises pour certains hauts fonctionnaires du gouvernement.

Là, nous avons un cas clair, celui de l'industrie pharmaceutique, qui condamne à mort et à la maladie une humanité pauvre, un grand nombre de femmes, d'hommes et d'enfants, en s'appropriant, avec le soutien des États, le patrimoine social que sont le savoir et ses dérivés, comme c'est le cas avec les vaccins.

L'industrie pharmaceutique a trompé tout le monde, passant des contrats qu'elle ne respecte pas, quittant les marchés avec lesquels elle s'était engagée sans approvisionner, ne fournissant que les États les plus soumissionnaires, gonflant artificiellement les prix, faisant chanter l'ensemble de la société, enrichissant ses investisseurs et ses dirigeants au prix de la mort de milliers de personnes, et avec la complicité des gouvernements.

Environ 75% des vaccins contre le coronavirus distribués appartiennent à seulement dix pays dans le monde. 85 États à faible revenu ne pourront pas accéder largement au vaccin avant au moins 2023.

Pendant ce temps, les manquements de Pfizer et d'AstraZeneca dans la livraison de vaccins sonnent les alarmes de la Commission européenne. Mais qu'attendaient-ils! Ils légifèrent depuis des années pour favoriser le grand capital, donner du crédit et encourager le pire groupe de criminels, ceux qui s'enrichissent de la douleur des autres, en même temps que leurs actions montent en flèche.

Le directeur de l'Organisation mondiale de la santé (OMS), Tedros Adhanom Grebreyesus, déclare que le monde est au bord d'un « échec moral catastrophique concernant la distribution équitable des vaccins contre la Covid-19». Ces dirigeants mondiaux ne le découvrent pas ou ne le savent pas: la catastrophe s'appelle le capitalisme! L'OMS critique l '«égoïsme» des pays riches et des laboratoires pharmaceutiques, un égoïsme qui est une partie essentielle du modèle défendu par les institutions nationales et internationales et qu'ils nous mettent à toute heure sous des euphémismes tels que l'initiative individuelle, la liberté des affaires et du marché, le leadership personnel.
L'OMS est scandalisée par des contrats qui ne sont pas remplis, par des hausses de prix arbitraires, par la distribution de vaccins aux plus riches … Il n'y a aucune raison à cela tant que le capitalisme et son expression politique, les démocraties bourgeoises et les systèmes représentatifs sont défendus. Le modèle qu'ils soutiennent et légitiment porte en lui la gangrène du mensonge et du crime.

Pour nous, cependant, la cause de ce mal est claire: la propriété privée des moyens de production. Pour cette raison, la solution ne peut être qu'une appropriation, par le peuple, de ces industries, qui doivent être socialisées et autogérées de manière à imposer des critères humains et sociaux sur les critères commerciaux et individuels. Il n'y a pas d'autre solution pour éviter le cataclysme de ce système, qui nous a toujours été vendu comme un pilier fondamental du progrès, mais qui en réalité ne fait rien de plus qu'accroître les inégalités, creuser l'écart à chaque crise. Bien entendu, ces solutions ne seront jamais promues ni tolérées par les États, protecteurs de la sacrosainte propriété privée et serviteurs reconnaissants des propriétaires du capital, leurs véritables maîtres.

F.A.I.

Abstention pour les prochaines régionales de 2021

Les fondements économiques et politiques des États modernes ont été conçus à l'origine par des personnes éclairées qui voulaient établir un nouveau système économique et politique qui romprait avec l'ordre monarchique absolutiste et conduirait l'humanité vers de nouveaux domaines sociaux, économiques, politiques et scientifiques. Liberté, égalité et fraternité étaient les slogans de la Révolution française. Tout pour le peuple et par le peuple des Jacobins et du gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple («Gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple») par Abraham Lincoln comme base de la création des Etats-Unis, le premier pays dont la constitution est basée sur des principes libéraux.

Même ainsi, la fin de l'absolutisme n'a pas mis fin à «l'idée monarchique», comme le souligne Pierre-Joseph Proudhon, mais plutôt éveillé à une nouvelle vie due à la centralisation politique du jacobinisme et à l'idéologie de l'État national unitaire. En 1776, le philosophe écossais Adam Smith a jeté les bases de l'économie moderne et du capitalisme d'aujourd'hui. Dans «La richesse des nations»: le but premier de l'État est de promouvoir l'entreprise privée et de permettre aux forces du marché de fonctionner sans interférence indue des gouvernements ». L'Etat n'a eu qu'à se limiter à un système juridique pour que le commerce puisse circuler librement, à entreprendre la construction de grandes infrastructures et le financement de l'enseignement public, projets qu'il considérait alors non rentables.

L'objectif de Hobbes est de permettre à l'humanité de s'engager dans la science, l'art, l'exploration et d'autres aspects de la civilisation. Ce concept de contrat social a été défendu par John Locke, père du libéralisme moderne, afin que les êtres humains se soumettent à un gouvernement pour la préservation de la propriété. Il a également défendu la démocratie représentative avec une assemblée législative élue dans laquelle résidait l'autorité politique.

Jean-Jacques Rousseau, dans son livre «Le contrat social», a jeté les bases du discours démocratique actuel, affirmant que le peuple est le souverain de tous les citoyens, formant le corps politique qui émane de la volonté générale, qui n'est rien de plus que le bien commun de «citoyenneté».

Mais ce n'est pas par le contrat social que les États se formeraient, mais comme l'a exprimé Michel Bakounine, par la violence et la conquête, affirmant qu'aucun État n'a jamais eu de contrat comme base, «mais que la fiction du contrat de libre-échange leur est nécessaire et ils le leur accordent sans autre cérémonie ». La période la plus significative pour la consolidation des États modernes a été la centralisation politique et économique des États après des siècles de turbulences internes et de rivalités dynastiques ou de domaines pour le pouvoir. L'État moderne a donc ses racines dans le centralisme autoritaire, jusqu' après la Seconde Guerre mondiale, où les États ont acquis un nombre croissant de fonctions liées au bien-être.

La consécration du contrat social, de l'État, de la propriété privée et du capitalisme a été établie par la Charte universelle des droits de l'homme, dans laquelle l'article 17 établit que chacun a droit à la propriété et que personne ne sera arbitrairement privé de ses droits. .

Pierre-Joseph Proudhon a averti qu'il n'était pas possible d'éliminer les traditions autoritaires des monarchies uni-

quement sur le terrain et de les préserver dans tous les autres éléments, puisque la cause de la libération sociale est remise à un nouveau type de despotisme. Exploitation économique, oppression politique et servitude intellectuelle ne signifiaient pas des phénomènes différents produits par la même cause, le symbolisme de l'idée monarchique et absolutiste comme forme d'esclavage humain. Il a exprimé que le capitalisme est «la monarchie de l'économie», car il fait du travail un tributaire du capital, de la même manière que la société rend hommage à l'État et à l'esprit de l'Église. Et tout comme le capital en ce qui concerne le travail, il en va de même pour l'État et l'autorité en ce qui concerne la liberté.

Le vote comme rituel de la démocratie représentative

En Europe, nous avons normalisé le vote en tant qu'axe de la démocratie représentative et du système politique. Périodiquement, si tout va bien, ils nous appellent à voter. Des affiches accrochées aux lampadaires ou sur les panneaux publicitaires avec le visage du candidat du parti majoritaire, un slogan et une couleur représentative, des affiches sur les murs des rues et des avenues d'autres partis pas si majoritaires, des banderoles sur les ponts et les endroits stratégiques avec l'autorisation requise, par des militants déterminés, etc. Tout, bien sûr, en fonction de l'argent à dépenser. Les mass media bombardent constamment à travers Internet, la télévision, les magazines et les journaux de sondages, d'anecdotes ou de publicité, attribuant un statut à tel ou tel politicien, etc. avec la fonction de nous faire pression pour participer le jour fixé au rituel de la démocratie. Ils nous disent que nous sommes importants ce jour-là, à tel point qu'ils s'exclament même que le pouvoir est entre les mains du peuple. Dans d'autres médias, ils peuvent vous vendre que ce jour-là est le festival de la démocratie. Bref, une journée d'effervescence collective dans le but de renouveler le pouvoir législatif ou autre.

Émile Durkheim, un sociologue français de premier plan, parle du rite comme d'un moment d'ébullition collective, de régénération de l'âme et d'appartenance collective et de dépendance à un ordre moral supérieur. Un rituel religieux, comme celui du vote en démocratie représentative, agit au sein d'un groupe de personnes, en l'occurrence les habitants ayant le droit de vote d'un État ou d'une communauté politique spécifique comme dans le cas de l'Union Européenne, pour maintenir, renouveler et renforcer les sentiments d'appartenance collective et de dépendance à un ordre moral supérieur, qui représente l'État et ses institutions, qui nous sauve et nous protège du chaos et du désordre qu'entraînerait l'absence des 3 pouvoirs: législatif, exécutif et judiciaire. Les militants des partis, pendant la période électorale utilisent des images, des signes,

Même si la démocratie représentative peut être vendue en tant que parti, le vote n'inclut pas vraiment de caractère ludique. L'anthropologue français Marcel Mauss a exprimé que les actes sociaux ne sont pas des rituels s'ils n'ont pas d'efficacité matérielle, en prenant pour exemple les coutumes, les jeux ou les fêtes. Dans le cas du vote, s'il y a une efficacité matérielle en termes de renouvellement comme nous l'avons exprimé précédemment, le pouvoir législatif comme moteur politique de l'Etat.

Bien sûr, dans un premier temps, ils nous encouragent à participer à ce rite collectif, louant notre appartenance à toute cette communauté, afin qu'elle puisse continuer à avancer et que toutes ces politiques soient rendues efficaces pour avoir une meilleure éducation, santé, services sociaux, emploi, etc. . Plus tard, une fois le rituel terminé et le pouvoir établi, quiconque n'a pas participé au rituel démocratique, comme dans tout groupe de personnes ou de religion qui se respecte, sera pointé du doigt, marginalisé, blâmé pour la défaite de tel ou tel, et plus tard ignoré. Et la tradition se répète encore et encore de temps en temps dans un paysage social en constante évolution.

La légitimité est l'un des trois principaux attributs de l'État. Autrement dit, il doit y avoir un droit légitime de statuer. Pour qu'un État libéral se légitimise, ils ont besoin du rituel du vote «pro tempore» à échéances régulières, afin que chacune des composantes d'un pays ou d'une communauté avec sa participation, légitime la nécessité de l'existence de l'État et être gouvernés par ceux qu'ils ont choisis.

Max Webber, sociologue allemand, indique que la légitimité est un caractère crucial pour la définition même de l'État. Pour ce faire, il déclare que l'État «est une communauté humaine qui revendique le monopole de l'usage légitime de la force sur un territoire donné». L'utilisation du terme légitime implique que seul l'État a le droit d'utiliser la force ou d'autoriser d'autres à l'utiliser, de sorte que la violence reste le monopole de l'État pour légitimer et dissuader ou dissoudre toute tentative de renverser l'ordre établi.

Pour comprendre le présent, vous devez connaître le passé. La social-démocratie a présenté et présente actuellement, comme tout autre organe qui veut obtenir le pouvoir politique, une menace sérieuse pour les mouvements ouvriers et sociaux, en particulier pour nous tous qui cherchons à vaincre l'État et le capitalisme. Son objectif principal est de canaliser le mécontentement social à travers le vote et de diluer les luttes dans le parlementarisme. La nouvelle génération de dirigeants de gauche, ainsi que les banquiers, hommes d'affaires et autres politiciens savent que, pour parasiter la sueur des travailleurs, il faut que quelque chose change pour que tout reste pareil.

Ce qu'ils appellent une stratégie politique réussie dans leurs nombreux discours, ne contient que le populisme, la déqualification des travailleurs, le maintien de la paix sociale avec les patrons et la réaffirmation de la nécessité de l'État et de l'autorité. Avec une couche de vert pour ripoliner l'écologie dite responsable par opposition à l'écologie sociale et libertaire.

Nous préférons les faits quotidiens et la symbiose entre idéologie et pratiques cohérentes aux paroles creuses des rassemblements de tout politicien. Partisans de l'action directe, celle qui se fait directement, sans intermédiaire politicien, nous continuerons à expliquer qu'il n'y a pas de salut en votant pour un tel ou un tel.

«Tous les partis politiques, sans exception, tant qu'ils aspirent à la puissance publique, ne sont que des formes particulières d'absolutisme. Il n'y aura pas de liberté pour les citoyens; il n'y aura ni ordre dans la société, ni unité entre les ouvriers, tandis que dans notre catéchisme politique, il n'y aura pas de renoncement absolu à l'autorité, cadre de toute tutelle « .

Pierre-Joseph Proudhon

Point de vue sur l'anarchisme

Le passé dans lequel l'idée anarchiste avait des représentants célèbres en Europe n'est pas si lointain. L'anarchisme pesait dans les syndicats et tenait bonne place aussi dans la littérature, les arts et la science.

Si aujourd'hui l'anarchie manque des intelligences qui lui ont donné une valeur scientifique et philosophique, si aujourd'hui nous n'avons pas un Reclus, un Kropotkine, un Rocker…, si aujourd'hui nous avons perdu en qualité intrinsèque, nous avons gagné en quantité de consciences individuelles anonymes, de nos propres personnalités lentement construites. L'anarchisme, cessant d'être le patrimoine spirituel d'une minorité choisie, commence à être l'aspiration latente du meilleur de l'humanité; le grand rêve, presque éclairé, de ce que l'on peut appeler la fleur des multitudes. Le credo réduit, le corps clos de la pure doctrine, est aujourd'hui l'idéal de vie pour une partie de l'humanité, l'aspiration à la libération et l'émancipation, à la fraternité et à la justice.

Quelle valeur d'universalité l'idée d'acratie porte en elle-même, en tant que conception de l'homme/femme et de la société future ?

Il y a trop de malentendus autour de nos idées, pour que nous ne fassions pas tous un effort pour donner à l'anarchisme sa vraie physionomie morale, de sorte qu'il ne soit pas du devoir de chacun de l'exalter en nous-mêmes, comme dans nos paroles à chaque instant.

Les ennemis traditionnels des idées de progrès ont essayé, sans cesse, de dénaturer le caractère de l'anarchisme en déformant ses idées et en présentant constamment les anarchistes comme l'antithèse de qui nous sommes, par nous-mêmes et par nos idées.

Et ce qui est malheureux dans cette affaire, c'est que nous devons avouer que, à certaines occasions et chez certains individus qui se sont qualifiés d'anarchistes sans l'être, étant moralement incapables de l'être, cette légende déshonorante, tissée autour de nous par les ennemis de l'anarchie, a trouvé des points d'ancrage dans la réalité. Et c'est l'une des nombreuses choses qui doivent être combattues et évitées.

Alors qu'est-ce que l'anarchisme?

Allons-nous chercher l'origine du mot et l'idée à ses débuts quand les mots anarchie et anarchisme ont été prononcés pour la première fois?

Ce n'est qu'avec Proudhon et Bakounine que l'idée se forme

et se consolide, que l'idée prend caractère et contour, qui exprime ses déclarations et devient un corps de doctrine, à la fois révolutionnaire et constructif. Elle attaque l'État politique, la domination de certains hommes sur d'autres hommes, ainsi que l'idée d'Autorité, principe moral créé pour fonder le fait accompli de cette domination. Elle attaque les pouvoirs à caractère humain, constitués sur ce fait et ce principe, ainsi que les pouvoirs de nature divine, créés pour légitimer et consolider le Pouvoir matériel, à travers l'idée de divinité, administré par les prêtres. Bakounine écrit son «Dieu et l'État», exigence non encore passée contre les deux formes de tyrannie des hommes: religieuse et politique, et Proudhon prononce la fameuse phrase: La propriété c'est le vol.

Mais avant d'atteindre ces deux manifestations publiques, ces deux consolidations générales de l'anarchie, comme protestation sociale et comme idéal humain, tout un lent processus philosophique a été nécessaire; toute l'épopée de l'effort humain a été précise, contre l'ignorance, la tyrannie et l'injustice, dont les marqueurs sont, à la fin de l'antiquité, Spartacus et ses esclaves rebelles par exemple.

Pour ceux qui contemplent, avec un regard objectif, de loin et en spectateur, cet édifice lent et majestueux du progrès humain; pour ceux qui aperçoivent, un à un et tous ensemble, les grands détails du grand ensemble, quelle merveilleuse vision nous offre le panorama de l'histoire! Quelle leçon de ténacité, de patience et d'optimisme il nous donne! Comme le progrès a été constant, les conséquences calculées mathématiquement, la fin prévue d'avance, le passage d'un pas à un autre calme et continu, l'emboîtement entre une idée qui se réalisait et l'idée nouvelle qui est née incessante!

Nous sommes déjà dans la pleine vitalité morale de l'anarchie. L'idéal a déjà été formulé; notre propre processus a commencé; nous avons déjà vu son évolution graduelle. De la formule collectiviste, simple et manquant de générosité: A chacun selon sa force, on est passé à la formule communiste libertaire, plus généreuse: De chacun selon sa force et à chacun selon ses besoins. La conception unitaire, presque rudimentaire, de la société future, conçue comme un retour à la liberté originelle de la Nature, mais en concevant toujours l'homme en grand nombre, comme de grandes masses, collectivement, commence à prendre place la conception individualisée de l'homme, la vision de l'homme, L'humanité, dissoute dans les individus: l'homme, la nature prenant conscience d'elle-même, selon Reclus; Homme, cellule de tout l'édifice social, souverain, début et fin de lui-même. L'homme, entité philosophique et vivante, confronté à l'Humanité.

C'est l'anarchisme, tel qu'il est aujourd'hui, enrichi par des pensées multiples, par le progrès naturel des idées, par cette richesse intime que le sang des héros et des martyrs donne aux idéaux, qu'il faut essayer de définir.

Associez-vous, unissez-vous librement avec vos pairs, pour ce que vous ne pouvez pas faire seul; organisez votre vie libre, en vous dispensant de dieux et de maîtres, de dominations et de privilèges créés et soutenus par les plus forts au détriment des plus faibles. Détruisez l'État, cause et effet de toute tyrannie, et dénoncez l'idée de Dieu comme inutile, détruite par la science, fille seulement de l'ignorance, de la terreur humaine devant les phénomènes naturels. Mettez la terre, héritage de tous les hommes, entre les mains de tous les hommes. Propriété, vol commis par les forts et les brutaux d'une époque, au détriment de tous les plus faibles, c'est une immoralité condamnée par toutes les lois naturelles. Tout appartient à tout le monde. Tout ce dont vous avez besoin est à vous, et votre besoin et votre liberté de prendre ne devraient pas avoir plus de limites que le besoin et la liberté de prendre à vos semblables. Vous devez être vous-même, un homme libre et fort, respectueux et généreux en raison de votre liberté et de votre force, celui qui doit établir, entre vous et votre prochain, votre frère, les lois spontanées de la coexistence, d'entraide, d'affinité et de respect nécessaires pour que une société future, sans lois ni policiers qui appliquent ces lois.

Mais notre définition de l'anarchisme d'aujourd'hui, l'avancée constante de l'idée, qui ne se ferme pas, qui avance au rythme des aspirations des hommes et des acquis de la science, demain sera peut- être déjà dépassée. Aujourd'hui, nul ne conteste l'intégration de l'écologie sociale dans le projet libertaire.

Cependant, il y a dans l'anarchisme cette base générale, ce principe d'une fin infinie, que l'on peut définir en quelques mots. L'anarchisme n'est pas, comme certains le croient, une idée destructrice, un patrimoine de types pathologiques, ni de rêveurs trompés, hors de la réalité, comme certains le disent maintenant. L'anarchisme, en tant qu'idéal de vie, est aujourd'hui une organisation sociale parfaitement réalisable. Et comme concrétion morale, comme synthèse et sommet des aspirations humaines, du progrès spirituel de l'Humanité, comme idéal illimité et définitif, pour la même raison qu'il est et sera éternellement ouvert à tous les rêves des hommes, à tous enrichissements, à toutes les nuances et à toutes les innovations; comme synthèse et sommet, il est au bout de toutes les idées.

Les communistes d'État, qui nous combattent tant, ont dit et répété, par la bouche de tous leurs théoriciens, qu'ils voulaient conquérir le pouvoir, afin, après un pont prudentiel d'années, de le détruire et d'aller à la constitution d'une société sans gouvernement, à l'anarchie. La démocratie et le socialisme ont maintenu et soutenu, par la bouche de tous leurs théoriciens, que, fidèles à leurs théories évolutionnistes, ils tendent chaque jour au moindre gouvernement, jusqu'à ce qu'ils atteignent l'autonomie, c'est-à-dire au gouvernement de chacun sur lui-même, et

l'annulation de la puissance publique. Et les mêmes réactionnaires, les mêmes conservateurs, les mêmes partisans de l'État, pris entre les mains d'un autocrate, n'opposent pas des raisons idéales à nos conceptions. Ils les déclarent impossibles, en raison de la nature humaine qui, selon eux, ne pourra pas se passer longtemps des lois humaines et divines pour les diriger et les réprimer.

Mais, pour cette raison puissante des intérêts créés par toutes les puissances et par tous les partis, partis et pouvoirs qui ont besoin de l'ignorance et de la soumission des multitudes pour continuer à dominer les hommes et à vivre à leurs dépens; par cette loi universelle de l'ambition, de la tendance ancestrale à dominer, par la grossière profondeur de l'âme de ceux qui aspirent à régner et de ceux qui se prêtent à être les bergers des troupeaux, les chefs de la multitude, l'anarchisme, qui annule tout cela , qui se passe de tout cela, qui nécessite un esprit de sacrifice, une grandeur d'âme, un dévouement généreux et total de la vie à l'idée, qui n'est compatible avec aucune ambition ni avec aucun leadership, car ils ne rentrent pas parmi les hommes conscients , l'anarchisme, est, pour tout cela, déformé, combattu par tous ceux qui y voient, dans l'érection de l'âme humaine sur elle-même qu'elle représente une menace pour leurs intérêts et leurs ambitions.

L'instinct de conservation des puissants, menacés dans leurs intérêts et dans leur domaine; l'instinct d'auto-préservation de ceux qui aspirent aussi à posséder et à dominer, tant au nom de la démocratie et de l'autocratie, du communisme et du socialisme, tout cela conspire contre nous, nous combattant avec toutes les armes, déformant nos idées et nos actes, calomniant nos militants et sympathisants.

Même les actes que l'anarchisme a commis à travers les bras de ses hommes, assumant, à des moments précis, l'expression de la protestation et de la justice humaine, ont été utilisés par nos ennemis pour les présenter comme des destructeurs, comme une force négative devant le peuple. Mais l'instinct humain est trop intelligent que cette manœuvre indigne n'a pas fonctionné. Le monde a su comprendre, comment les droits de l'homme et la justice humaine, l'héroïsme et la protestation contre la tyrannie, incarnent les noms des martyrs anarchistes sous toutes les latitudes.

Nous avons devant nos yeux, devant nos âmes, avant nos vies, un grand idéal à aimer, une grande cause à servir, un grand demain à forger.

Parce que chaque présent est le fils d'un passé et le père d'un futur. Nous, maintenant, dans notre humilité et dans notre modestie, devons être les faiseurs, les générateurs de ce demain de nos enfants, le demain des générations qui nous succéderont dans le progrès et dans le temps.

Même les actes que l'anarchisme a commis à travers les bras de ses hommes, assumant, à des moments précis, l'expression de la protestation et de la justice humaine, ont été utilisés par nos ennemis pour les présenter comme des destructeurs, comme une force négative devant le peuple. Mais l'instinct humain est trop intelligent que cette manœuvre indigne n'a pas fonctionné. Le monde a su comprendre, comment les droits de l'homme et la justice humaine, l'héroïsme et la protestation contre la tyrannie, incarnent les noms des martyrs anarchistes sous toutes les latitudes.

Nous avons devant nos yeux, devant nos âmes, avant nos vies, un grand idéal à aimer, une grande cause à servir, un grand demain à forger.

Parce que chaque présent est le fils d'un passé et le père d'un futur. Nous, maintenant, dans notre humilité et dans notre modestie, devons être les faiseurs, les générateurs de ce demain de nos enfants, le demain des générations qui nous succéderont dans le progrès et dans le temps.

Antimilitaristes toujours, toujours antimilitaristes.

En ratifiant le Traité sur le commerce des armes (TCA), la France s'est engagée à ne pas fournir d'armement s'il existe un risque important que ces armes soient utilisées pour commettre ou faciliter des violations graves des droits humains et du droit international humanitaire. Comme si un pays en guerre respectait les droits de l'homme !

Pourtant la France a exporté des armes vers l'Égypte (du matériel de maintien de l'ordre français avait été utilisé dans le cadre de la répression égyptienne, entre 2012 et 2015), pays connu pour ses tendances répressives et peu soucieux des droits humains. Elle est également l'un des premiers fournisseurs d'équipements militaires de l'Arabie saoudite et des Émirats arabes unis, membres de la coalition engagée au Yémen et responsables de milliers de victimes civiles.

Alors que la France n'a de cesse de mettre en avant son exemplarité en matière de ventes d'armes, la réalité est tout autre. La France est un pays d'hypocrites qui se donne bonne conscience au prix du sang. A l'occasion de la répression violente des manifestations au Liban, les forces de l'ordre ont utilisé des lance-grenades, des balles en caoutchouc ou encore des grenades lacrymogènes. Des armes, bien souvent, d'origine française. Certainement un savoir-faire testé sur les gilets jaunes français.

Aujourd'hui, face à l'opacité des ventes d'armes autorisées par le seul pouvoir exécutif, le procès de Balladur et Léotard est là pour nous remémorer que politique, rétrocommissions, campagnes électorales, ventes d'armes font bon ménage. Certains demandent de faire pression sur la France afin qu'elle fasse preuve de plus de transparence et d'un meilleur contrôle sur ce commerce, nous autres libertaires demandons la fin de ce type de commerce qui tue, notamment des civils. Et nous disons que l'argent dépensé pour de l'armement devrait l'être à des fins de santé et d'éducation.

Après deux ans de travaux, la mission d'information parlementaire sur les exportations d'armes de la France vient de rendre public son rapport le mercredi 18 novembre 2020. Le document présente plusieurs recommandations significatives en matière de transparence et de contrôle des ventes d'armes françaises. Cela ne nous satisfait pas car on est loin du désarmement unilatéral.

Prétendre qu'un pays n'utilisera pas les armes achetées sans violer les droits humains et du droit international humanitaire est un leurre. C'est de la tartufferie capitaliste.

Parallèlement, les décès causés par les violences policières avec des armes fabriquées et autorisées à l'exportation par le gouvernement relèvent également de la responsabilité de l'État. Bien que nous ne soyons pas d'accord avec le Traité sur le commerce des armes (TCA), nous exigeons que le gouvernement prenne la responsabilité d'enquêter sur l'utilisation des armes qu'il vend et assume la responsabilité des meurtres résultant de la violence étatique engendrée par les ventes d'armes.

DES OMISSIONS VOLONTAIRES

Selon Amnesty, une étude a comparé l'ensemble des rapports annuels de la France au TCA de 2015 à 2018 avec ceux des autres États parties. Leur analyse prouve les nombreuses lacunes pour la France, et en particulier : en termes d'exportations d'armes lourdes, la France a omis, à plusieurs reprises, de déclarer des exportations de matériels de guerre à divers pays comme le Mali ou le Sénégal, qui, dans le même temps, déclaraient l'importation d'armes françaises, en l'occurrence des véhicules blindés de combat. Et alors que la France ne déclare aucune importation d'armes lourdes, les rapports d'autres États parties exportateurs montrent par exemple que la France importe bien des systèmes d'artillerie de gros calibre ; concernant les armes légères et de petits calibres (ALPC), la France a omis de déclarer l'exportation et l'importation de milliers d'entre elles. De 2015 à 2018, la France n'a ainsi pas pris soin de déclarer l'exportation de 4 305 de ces armes qui ont en revanche été déclarées par les États importateurs concernés. La France déclare en avoir exporté seulement 9 005, alors qu'en réalité elle en a exporté 13 310. De 2015 à 2018, la France n'a pas déclaré l'importation de 30 536 de ces armes, qui ont en revanche été déclarées par les États exportateurs concernés. La France déclare seulement l'importation de 32 831 ALPC alors qu'en réalité, elle en a importé 63 367.

La France semble donc délibérément choisir de ne pas révéler publiquement des informations sur ses exportations et importations d'armes, en contradiction avec ses obligations internationales qui lui imposent une totale transparence. Ce manque de clarté dans les informations rendues publiques trompe les parlementaires, les ONG et les citoyens français. Les informations transmises sont lacunaires, parcellaires ou erronées et compliquent l'évaluation de la légalité des ventes d'armes françaises…Faites ce que je dis, pas ce que je fais.

Le 6 décembre 2020, le média d'investigation Disclose est entré en possession d'un document classé « confidentiel défense ». Il révèle que, sur la question des ventes d'armes françaises, le gouvernement n'a aucune intention de jouer le jeu de la transparence. Pire, il s'oppose fermement et définitivement à ce contrôle démocratique, en prenant notamment l'excuse de protéger les pays acheteurs. Les affaires sont les affaires comme disait Octave Mirbeau.

Antimilitaristes toujours, toujours antimilitaristes.

Micka GLJD

8 février 2021 : centenaire de la mort de Kropotkine

Pierre Kropotkine est, sans aucun doute, un de ceux qui ont le plus contribué, peut-être plus encore que Bakounine et Élisée Reclus, à l'élaboration et à la propagation de l'idée anarchiste. Il a donc bien mérité l'admiration et la reconnaissance que tous les anarchistes éprouvent pour lui.

Mais, par égard pour la vérité et dans l'intérêt supérieur de la cause, il faut reconnaître que l'ensemble de son oeuvre n'a pas été exclusivement bénéfique. Cela n'a pas été de sa faute, au contraire, ce furent ses éminents mérites qui produisirent les maux que j'ai l'intention de souligner.

Naturellement, Kropotkine, de même que toute autre personne, ne pouvait pas éviter toute erreur et embrasser toute la vérité. On aurait du donc profiter de sa précieuse contribution et continuer les recherches pour réaliser de nouveaux progrès. Mais ses qualités littéraires, la valeur et la taille de sa production, son infatigable activité, le prestige que lui procurait sa renommée d'homme de science,

le fait qu'il avait sacrifié une position hautement privilégiée pour défendre, aux prix de souffrances et de dangers, la cause populaire, et de plus la fascination qu'exerçait sa personne (il enchantait tous ceux qui avaient la chance de l'approcher), tout cela lui donnait une telle notoriété et une telle influence qu'il apparut, et en grande partie c'était vrai, comme le maître reconnu tel par la grande majorité des anarchistes.

Ainsi, toute critique fut découragée et cela eut pour cause un arrêt dans le développement de l'idée. Pendant de nombreuses années, malgré l'esprit iconoclaste et progressiste des anarchistes, la plus grande partie de ceux-ci ne fit, pour tout ce qui touchait à la théorie et à la pratique, qu'étudier et répéter Kropotkine. Dire autre chose que lui aurait été pour beaucoup de camarades presque une hérésie.

Il apparaît donc nécessaire de soumettre les enseignements de Kropotkine à une critique sévère et sans préjugés pour distinguer ce qu'ils ont de toujours valable et vivant de ce que la théorie et l'expérience postérieures peuvent avoir démontré comme étant erroné. Cela d'ailleurs ne concernerait pas seulement Kropotkine, car les erreurs qu'on peut lui reprocher étaient déjà professées par les anarchistes avant que Kropotkine ait acquis une position éminente dans le mouvement. II ne fit que les confirmer et les entretenir en leur donnant l'appui de son talent et de son prestige, mais nous, les vieux militants, nous avons tous, ou presque tous, notre part de responsabilité.

En écrivant maintenant sur Kropotkine, je n'ai pas l'intention d'examiner à fond toute sa doctrine. Je veux seulement enregistrer quelques impressions et quelques souvenirs qui pourront servir, je crois, à faire mieux connaître sa personnalité morale et intellectuelle et aussi mieux comprendre ses mérites et ses défauts.

Mais d'abord je veux dire quelques mots qui me viennent du coeur, car je ne peux pas penser à Kropotkine sans être ému par le souvenir de son immense bonté. Je me rappelle ce qu'il a fait à Genève au cours de l'hiver 1875, pour aider un groupe de réfugiés italiens dans un état d'extrême misère et dont je faisais partie ; je me souviens des soins, que j'appellerais maternels, qu'il eut pour moi à Londres, une nuit, alors qu'après avoir été victime d'un accident, j'allais frapper à sa porte ; je me souviens des mille attentions envers tout le monde, je me souviens de l'atmosphère de cordialité qu'on respirait autour de lui. Car il était vraiment bon, d'une bonté presque inconsciente qui a besoin de réconforter toutes les souffrances et de répandre autour de lui le sourire et la joie. On aurait dit qu'il était bon sans le savoir ; en tout cas il ne voulait pas qu'on le dise et il se montra offensé parce que dans un article que j'écrivis à l'occasion de son 70e anniversaire, j'avais dit que la bonté était la première de ses qualités. Lui, il aimait plutôt montrer son énergie et sa fierté, peut-être que ces dernières qualités s'étaient développées en lui dans la lutte et pour la lutte, alors que la bonté était l'expression naturelle de sa nature intime.

Moi, j'ai eu l'honneur et la chance d'être pendant de nombreuses années lié à Kropotkine par une amitié des plus fraternelles.

Nous nous aimions parce que nous étions animés par la même passion, par la même espérance et par les mêmes… illusions.

Tous les deux de tempérament optimiste, (je crois cependant que l'optimisme de Kropotkine dépassait de beaucoup le mien et peut-être aussi avait une source différente) nous voyions les choses en rose, hélas trop en rose ; nous espérions, il y a déjà plus de 50 ans, en une révolution proche, qui aurait dû réaliser notre idéal. Pendant cette longue période il y a eu des moments de doute et de découragement. Je me rappelle, par exemple, qu'une fois Kropotkine me dit :

« Mon cher Errico, je crains qu'il n'y ait plus que toi et moi qui croyons dans une proche révolution. »

Mais il s'agissait là de moments passagers, bientôt la confiance réapparaissait, nous nous expliquions le scepticisme des camarades et nous continuions à travailler et à espérer.

Cependant, il ne faut pas croire que nous ayons les mêmes idées en tout. Au contraire, sur beaucoup de problèmes fondamentaux, nous étions loin d'être en accord. Et il n'y avait pratiquement pas une seule rencontre sans que prennent naissance entre nous des discussions bruyantes et irritées ; mais, comme Kropotkine était toujours sûr d'avoir raison et ne pouvait supporter avec calme qu'on le contredise, et que, par ailleurs, j'avais un respect très grand pour son savoir et beaucoup d'égards pour sa santé chancelante, nous finissions toujours par changer de conversation pour ne pas trop nous énerver.

Mais tout cela ne gênait pas l'intimité de nos rapports, parce que nous nous aimions et nous collaborions ensemble pour des raisons sentimentales plutôt qu'intellectuelles. Quelles que fussent les divergences dans les façons d'expliquer les choses et les arguments avec lesquels nous justifiions notre conduite, dans la pratique nous voulions la même chose et étions animés par le même désir intense de liberté, de justice, de bien-être pour tous. Nous pouvions donc nous entendre.

En effet, il n'y eut jamais entre nous de désaccord sérieux jusqu'en 1914, quand il fallut résoudre un problème de conduite pratique d'une importance capitale autant pour moi que pour lui : celle de l'attitude que les anarchistes

devaient assumer face à la guerre. En cette funeste occasion se réveillèrent et s'exaspérèrent chez Kropotkine les anciennes préférences pour tout ce qui était russe ou français et il se proclama un partisan passionné de L'Entente. Il parut oublier qu'il était internationaliste, socialiste et anarchiste, oublia tout ce que lui-même avait dit peu de temps auparavant sur la guerre que les capitalistes étaient en train de préparer et il se mit à admirer les pires hommes d'État et les généraux de L'Entente ; il traita de lâches les anarchistes qui refusaient d'entrer dans l'Union sacrée, tout en déplorant que l'âge et sa santé l'empêchaient de prendre un fusil et de marcher contre les Allemands. Il n'y avait donc pas de possibilité d'entente. Pour moi il s'agissait d'un vrai cas pathologique. De toute façon ce fut un des moments les plus douloureux, les plus tragiques de ma vie (et j'ose dire aussi de la sienne), celui de notre séparation après une discussion exagérément pénible ; nous nous séparâmes comme des adversaires, presque des ennemis.

Ma douleur fut grande à cause de la perte de l'ami et à cause du dommage qu'allait subir l'Idée, conséquence du désarroi que jetterait parmi les camarades une telle défection. Mais, malgré tout, l'amour et l'estime pour l'homme restèrent intactes ; j'avais aussi l'espoir que, passé l'enivrement du moment, et vu les conséquences prévisibles de la guerre, il reconnaîtrait son erreur et redeviendrait parmi nous le Kropotkine de toujours.

Kropotkine était en même temps un savant et un réformateur social. Il était possédé par deux passions : le désir de connaître et le désir de faire le bien de l'humanité, deux passions nobles qui peuvent être utiles l'une à l'autre et qu'on voudrait voir en tous les hommes sans qu'elles soient pour autant une seule et même chose. Mais Kropotkine était un tempérament systématique au plus haut degré et voulait tout expliquer par un même principe et tout réduire à l'unité, et il le faisait souvent, à mon avis, aux dépens de la logique. C'est pour cela qu'il appuyait toutes ses aspirations sociales sur la science ; aspirations qui n'étaient, selon lui, que des déductions rigoureusement scientifiques.

Je n'ai aucune compétence spéciale pour juger Kropotkine en tant qu'homme de science. Je sais qu'il avait dans sa jeunesse rendu des services remarquables à la géographie et à la géologie, j'apprécie la grande valeur de son livre sur « l'entr'aide » et je suis convaincu qu'il aurait pu, avec sa vaste culture et sa haute intelligence, donner une plus grande contribution aux progrès scientifiques si son attention et son activité n'avaient pas été absorbées par la lutte sociale. Cependant, il me semble qu'il lui manquait quelque chose pour être un vrai homme de science : la capacité d'oublier ses désirs, ses partis pris, pour observer les faits avec une impassible objectivité. Il me paraissait plutôt ce que j'appellerais volontiers un poète de la science. Il aurait pu, par des intuitions géniales, entrevoir de nouvelles vérités qui auraient pu être vérifiées par d'autres ayant moins ou point de génie, mais qui auraient été mieux dotés de ce qu'on appelle l'esprit scientifique. Kropotkine était trop passionné pour être un observateur exact.

D'habitude il concevait une hypothèse et cherchait par la suite les faits qui auraient dû la justifier. C'était peut-être une bonne méthode pour découvrir des choses nouvelles mais il lui arrivait de ne pas s'apercevoir des faits qui contredisaient cette hypothèse.

Il ne savait pas se décider à admettre un fait et ne savait même pas souvent le prendre en considération, si auparavant il n'était pas arrivé à l'expliquer, c'est à dire à le faire entrer dans son système. [...]

Avec cette disposition d'esprit qui le poussait à accommoder les choses à sa guise dans les problèmes scientifiques, dans lesquels il n'y a pas de passions qui puissent influencer l'intellect, on pouvait prévoir ce qui se serait passé pour des questions qui auraient touché de près ses plus grands désirs et espérances.

Kropotkine professait la philosophie matérialiste qui prévalait parmi les savants de la 2e moitié du XIX e siècle : Moleschott, Buchner, Vogt, et par conséquent sa conception de l'univers était rigoureusement mécanique.

Suivant son système, la volonté (puissance créatrice dont nous ne pouvons pas comprendre la nature et l'origine, comme d'ailleurs nous ne comprenons pas la nature et l'origine de la matière et de tous les autres « principes premiers ») la volonté donc, qui contribue peu ou prou à déterminer la conduite des individus et des sociétés, n'existait pas et n'était qu'une illusion. Tout ce qui fut, qui est et qui sera, des cours des planètes, de la naissance d'une civilisation à sa décadence, du parfum d'une rose au sourire d'une mère, d'un tremblement de terre à la pensée de Newton, de la cruauté d'un tyran à la bonté d'un saint, tout devait, doit et devra se produire par un enchaînement fatal de causes et d'effets de nature mécanique, qui ne laissent aucune possibilité de variation. L'illusion de la volonté ne saurait être elle-même qu'un fait mécanique.

Naturellement, si la volonté n'a aucune puissance et si tout est nécessaire et que rien ne peut être autrement, les idées de liberté et de justice n'ont plus aucune signification, ne correspondent à rien de réel.

Suivant cette logique, on ne pourrait que contempler ce qui se passe dans le monde avec indifférence, plaisir ou douleur, selon sa propre sensibilité mais sans aucun espoir et sans possibilité de changement.

Kropotkine donc, qui se montrait très sévère envers le fatalisme marxiste, tombait ensuite dans un fatalisme

mécanique qui paraît bien plus paralysant.

Mais la philosophie ne pouvait pas tuer la puissante volonté qui animait Kropotkine. II était trop convaincu de la vérité de son système pour y renoncer ou simplement supporter tranquillement qu'on puisse le mettre en doute, mais il était trop désireux de liberté et de justice pour se laisser arrêter par les difficultés d'une contradiction logique et pour renoncer à la lutte. Il s'en sortait en introduisant l'anarchie dans son système et en en faisant une vérité scientifique.

Il se confirmait dans ses convictions en soutenant que toutes les découvertes récentes, dans toutes les sciences, de l'astronomie à la biologie et à la sociologie, permettaient de démontrer de plus en plus que l'anarchie était le mode d'organisation sociale imposé par les lois naturelles.

A cela on pouvait répondre que quelles que puissent être les conclusions qu'il pouvait tirer de la science contemporaine, il était certain que si de nouvelles découvertes étaient venues détruire les croyances scientifiques actuelles, il serait resté anarchiste malgré la science ; tout comme il était anarchiste en dépit de la logique. Mais Kropotkine n'aurait pas su admettre un conflit entre la science et ses aspirations sociales et il aurait inventé un moyen, peu importe qu'il eut été logique ou non, pour concilier sa philosophie mécanique avec son anarchisme.

Ainsi, après avoir affirmé que « l'anarchisme est une conception de l'univers fondée sur l'interpénétration mécanique des phénomènes embrassant toute la nature y compris la vie en société », (j'avoue n'être jamais arrivé à comprendre ce que cela signifiait) Kropotkine oubliait sa conception mécanique et se lançait dans la lutte avec la verve, l'enthousiasme et la confiance de quelqu'un qui croit en l'efficacité de la volonté et espère pouvoir par son activité contribuer à obtenir ce qu'il désire.

En réalité l'anarchisme et le communisme de Kropotkine, avant d'être une question raisonnée, étaient l'effet de sa sensibilité. En lui parlait d'abord le coeur et ensuite la raison pour renforcer et justifier les mouvements du coeur. [...]

Parmi les différentes façons de concevoir l'anarchie, il avait choisi et fait sien le programme communiste anarchiste qui, en se fondant sur la solidarité et l'amour, va au-delà de la justice.

Mais naturellement, comme il était à prévoir, sa philosophie n'était pas sans influencer sa façon d'envisager l'avenir et la lutte à mener pour y arriver.

Puisque, suivant sa philosophie, tout ce qui se produit devait nécessairement se produire, ainsi, même le communisme anarchiste qu'il désirait, devait inéluctablement triompher comme si c'était une loi de la nature.

Cette vision lui ôtait tout doute et lui cachait toute difficulté. Le monde bourgeois devait fatalement s'écrouler ; il était déjà en dissolution et l'action révolutionnaire ne devait servir qu'à hâter sa chute.

Sa grande influence en tant que propagandiste, ses talents mis à part, lui venait du fait qu'il montrait la chose d'une manière tellement simple, tellement facile, tellement inévitable, que l'enthousiasme se communiquait tout de suite à ceux qui l'écoutaient ou le lisaient.

Tout problème « moral » disparaissait puisqu'il attribuait au « peuple », à la masse des travailleurs, toutes les vertus et toutes les capacités. Il exaltait, avec raison, l'influence moralisatrice du travail mais ne voyait pas assez les effets déprimants et la corruption que la misère et la sujétion engendraient. Il pensait qu'il aurait suffi d'abolir les privilèges des capitalistes et le pouvoir des gouvernements pour que tous les hommes commencent à s'aimer comme des frères et se chargent des intérêts des autres comme s'ils étaient les leurs.

De même, il ne voyait pas les difficultés matérielles ou, en tout cas, s'en souciait peu. Il avait fait sienne l'idée, commune alors aux anarchistes, que les produits accumulés par le travail de la terre ou de l'industrie étaient tellement importants que l'on n'aurait pas besoin de s'occuper de la production ; il disait toujours que le problème immédiat était celui de la consommation et que pour faire triompher la révolution il fallait satisfaire, tout de suite et largement, les besoins de tous et que la production suivrait la consommation. De là l'idée de la « prise au tas » qu'il mit à la mode et qui est la façon la plus simple de concevoir le communisme et la plus apte à plaire aux foules, mais c'est aussi la plus primitive et la plus réellement utopiste. Et quand on lui faisait observer que cette accumulation de produits ne pouvait pas exister parce que les propriétaires normalement ne font produire que ce qu'ils peuvent vendre avec profit et que peut-être, aux premiers temps de la révolution, il faudrait organiser le rationnement et inciter à la production intensive plutôt qu'inciter les gens à puiser dans un tas qui n'existerait pas, il se mit à étudier directement la question et arriva à la conclusion que, en effet, l'abondance qu'il envisageait n'existait pas et que dans certains pays on était toujours sous la menace de la famine. Mais il se consolait en pensant aux grandes possibilités de l'agriculture aidée par la science. Il prit comme exemple les quelques résultats obtenus par certains agriculteurs et des éminents agronomes sur des étendues limitées et en tira les plus encourageantes conclusions sans se soucier des obstacles qu'aurait posé l'ignorance et l'aversion au changement des paysans, sans se soucier non plus du temps qu'il aurait fallu, de toute façon, pour généraliser les nouveaux moyens de culture et de distribution.

Comme toujours, Kropotkine voyait les choses comme nous tous espérions les voir un jour ; il considérait possible ou immédiatement réalisable ce qui doit être conquis par de longs et douloureux efforts.

Au fond, Kropotkine concevait la Nature comme une espèce de Providence grâce à laquelle tout devait devenir harmonieux, y compris les sociétés humaines.

C'est cela qui fit répéter à beaucoup d'anarchistes cette phrase au goût typiquement kropotkinien :

« L'anarchie est l'ordre naturel. »

On pourrait se demander, je pense, comment se fait-il que la nature, s'il est vrai que sa loi est l'harmonie, ait attendu que viennent au monde les anarchistes et qu'elle attende encore qu'ils triomphent pour détruire les terribles et meurtrières dissonances dont les hommes ont toujours souffert ?

Ne serait-on pas plus proche de la réalité en disant que l'anarchie est la lutte, dans les sociétés humaines, contre les discordances de la Nature ?

J'ai insisté sur les deux erreurs dans lesquelles selon moi est tombé Kropotkine : son fatalisme théorique et son optimisme excessif, parce que je crois avoir constaté les mauvais effets qu'ils ont produit dans notre mouvement.

Il y a des camarades qui prirent au sérieux la théorie fataliste que par un euphémisme ils appelèrent déterminisme, et ils perdirent toute velléité révolutionnaire. La révolution, disaient-ils, ne se fait pas, elle se produira quand l'heure sera venue, et il est inutile, antiscientifique et parfois ridicule, de vouloir la faire. Et avec ces bonnes raisons, ils s'éloignèrent du mouvement et s'occupèrent de leurs affaires. Mais ce serait une erreur de croire qu'il s'agissait là d'une excuse commode pour se retirer de la lutte. J'ai connu de nombreux camarades au tempérament ardent, prêts à tout, qui se sont exposés à de grands périls et ont sacrifié leur liberté et même leur propre existence au nom de l'anarchie, tout en étant convaincus de l'inutilité de leur action. Ils l'ont fait par dégoût de la société actuelle, par vengeance, par désespoir, par amour du beau geste, mais sans croire que tout cela puisse rendre service à la cause de la révolution et, par conséquent, sans choisir la cible et sans se soucier de coordonner leurs actions avec celles des autres.

D'un autre côté, ceux qui, sans s'occuper de philosophie, ont bien voulu travailler pour hâter et faire la révolution, ont cru que la chose était bien plus facile que ce qu'elle était en réalité ; ils n'ont pas prévu les difficultés et, n'ayant pas fait les préparations nécessaires, ils se sont retrouvés impuissants le jour où il y avait peut-être la possibilité de faire quelque chose de pratique.

Puissent les erreurs du passé servir de leçon pour faire mieux à l'avenir.

J'ai terminé. Je ne pense pas que mes critiques puissent diminuer la figure de Kropotkine qui reste, malgré tout, une des gloires les plus pures de notre mouvement. Les critiques serviront, si elles sont justes, à montrer qu'aucun homme n'est exempt d'erreurs, même s'il a la haute intelligence et le coeur héroïque d'un Kropotkine. De toute façon les anarchistes trouveront toujours dans ses écrits un trésor d'idées fécondes et dans son existence un exemple et un stimulant dans la lutte pour le bien.

Errico Malatesta

Ordre et désordre: Pierre Kropotkine

L'ordre, c'est de priver la majorité, tous ceux qui travaillent, de ce qui est nécessaire pour une vie hygiénique, pour le développement rationnel des facultés intellectuelles: c'est réduire les neuf dixièmes de l'humanité à l'état de bêtes de somme, vivant à peine au jour le jour, sans le droit même de ne pas penser aux joies que l'homme recherche de l'étude de la science, de la création de l'art …

L'ordre est misère et la faim est devenue l'état normal de la société; c'est le paysan irlandais mourant de faim, le paysan russe mourant de diphtérie, de typhus, de famine à cause de la rareté, au milieu des tas de blé exportés à l'étranger; ce sont les Italiens contraints de quitter les campagnes fertiles de leur pays, de parcourir l'Europe à la recherche de tunnels à percer et de travaux difficiles à faire, où ils exposent leur vie quotidiennement et où ils meurent écrasés dans leur jeunesse; c'est la terre prise au paysan et destinée à engraisser le bétail qui sert à nourrir les pois cajan; c'est la friche, abandonnée, sans culture, plutôt que de la restituer à quiconque déchirerait le pain sacré de sa famille avec l'effort de ses bras. L'ordre est la femme qui se vend pour nourrir ses enfants, Il est l'enfant réduit à la prison d'une usine ou à mourir de faim; c'est l'ouvrier transformé en machine. C'est le fantôme de l'ouvrier révolté aux portes des riches, du peuple indigné, armé comme un gigantesque Némésis aux portes des dirigeants.

L'ordre est une minorité insignifiante, éduquée dans les hautes sphères du gouvernement, qui pour cette simple raison s'impose aux majorités et éduque ses enfants à occuper plus tard les mêmes fonctions, afin de conserver les mêmes privilèges, par ruse, corruption, force et crime;

c'est la guerre continue d'homme à homme, de commerce en commerce, de classe en classe, de nation en nation; le canon sans cesse en Europe pendant un seul instant est son souffle mortel; c'est la dévastation des champs, le sacrifice de générations entières à la guerre, la destruction en un an de toutes les richesses accumulées au cours de nombreux siècles de dur labeur.

L'ordre est la servitude, l'ennui de l'intelligence; c'est l'avilissement du genre humain entretenu par le fer, par le fouet et par le feu; c'est la mort continue par la grisaille, enterrant des milliers de mineurs malheureux détruits, transformés en épaves par la rapacité des patrons ou mitraillés, criblés de baïonnettes, s'ils tentent de se plaindre de leur chance noire. L'ordre, en somme, est l'étang de sang dans lequel ils ont noyé la Commune de Paris; c'est la mort de trente mille hommes, femmes et enfants, détruits par les bombes et les éclats d'obus, ensevelis avec le linceul blanc de chaux vive dans les rues de Paris; c'est le sort de la jeunesse russe condamnée à pourrir dans les prisons et à être enterrée dans les neiges de Sibérie; et le meilleur, le plus énergiquement pur, le plus héroïque, à être pendu par la corde du bourreau.

Regardons maintenant le désordre, ce que les gens sensés appellent le désordre.

C'est la protestation du peuple contre l'ordre ignoble actuel, la protestation pour briser les chaînes, détruire les obstacles et marcher en luttant vers un avenir meilleur. Le désordre est l'empreinte la plus glorieuse que l'humanité ait dans son histoire.

C'est l'éveil de la pensée, la veille même des révolutions; la négation des hypothèses sanctionnées par l'immobilité des siècles précédents; le germe d'un flot d'idées nouvelles, d'inventions merveilleuses, d'œuvres audacieuses; c'est la solution des problèmes scientifiques.

Le désordre est l'abolition de l'esclavage ancien, l'insurrection des peuples, la suppression de la servitude féodale, les tentatives d'abolir l'esclavage économique; c'est la rébellion du paysan contre le clergé et les seigneurs, mettant le feu aux palais pour agrandir sa hutte, laissant des bidonvilles sombres pour profiter du soleil et de l'air; c'est la France qui abolit la monarchie et porte un coup mortel à la tyrannie dans toute l'Europe occidentale.

Le désordre est de 1848 faisant trembler les rois et proclamant le droit au travail; ce sont les Parisiens qui se battent pour une idée nouvelle et qui, bien qu'ayant succombé à la mitrailleuse, lie l'humanité à l'idée de «municipalité libre», qui ouvre la voie à la grande révolution que nous voulons, la révolution sociale .

Ce qu'ils appellent le désordre, ce sont ces moments pendant lesquels des générations entières soutiennent des luttes et des sacrifices incessants, préparant l'humanité à un monde meilleur, la libérant de la tyrannie et de la servitude du passé; ce sont les périodes pendant lesquelles le génie populaire se développe et fait des pas gigantesques en quelques années, sans lesquels l'humanité ne serait pas sortie de l'esclavage antique, ni l'homme n'aurait cessé d'être une bête avilie par la tyrannie et la misère.

Le désordre est le germe des plus belles passions, du plus grand héroïsme, c'est l'épopée de l'amour suprême de l'humanité.

Paroles d'un révolté Pierre Kropotkine

La Commune de Paris – Kropotkine (1881)

Le 18 mars 1871, le peuple de Paris se soulevait contre un pouvoir généralement détesté et méprisé, et proclamait la ville de Paris indépendante, libre, s'appartenant à elle-même.

Ce renversement du pouvoir central se fit même sans la mise en scène ordinaire d'une révolution : ce jour, il n'y eut ni coups de fusil, ni flots de sang versé derrière les barricades. Les gouvernants s'éclipsèrent devant le peuple armé, descendu dans la rue : la troupe évacua la ville, les fonctionnaires s'empressèrent de filer sur Versailles, emportant avec eux tout ce qu'ils pouvaient emporter. Le gouvernement s'évapora, comme une mare d'eau putride au souffle d'un vent de printemps, et le 19, Paris, ayant à peine versé une goutte de sang de ses enfants, se trouva libre de la souillure qui empestait la grande cité.

Et cependant la révolution qui venait de s'accomplir ainsi ouvrait une ère nouvelle dans la série des révolutions, par lesquelles les peuples marchent de l'esclavage à la liberté. Sous le nom de Commune de Paris, naquit une idée nouvelle, appelée à devenir le point de départ des révolutions futures.

Comme c'est toujours le cas pour les grandes idées, elle ne fut pas le produit des conceptions d'un philosophe, d'un individu : elle naquit dans l'esprit collectif, elle sortit du coeur d'un peuple entier ; mais elle fut vague d'abord, et

beaucoup parmi ceux-mêmes qui la mettaient en réalisation et qui donnèrent leur vie pour elle, ne l'imaginèrent pas au début telle que nous la concevons aujourd'hui ; ils ne se rendirent pas compte de la révolution qu'ils inauguraient, de la fécondité du nouveau principe qu'ils cherchaient à mettre en exécution. Ce fut seulement lors de l'application pratique que l'on commença à en entrevoir la portée future ; ce fut seulement dans le travail de la pensée qui s'opéra depuis, que ce nouveau principe se précisa de plus en plus, se détermina et apparut avec toute sa lucidité, toute sa beauté, sa justice et l'importance de ses résultats.

Dès que le socialisme eut pris un nouvel essor dans le courant des cinq ou six années qui précédèrent la Commune, une question surtout préoccupa les élaborateurs de la prochaine révolution sociale. C'était la question de savoir quel serait le mode de groupement politique des sociétés, le plus propice à cette grande révolution économique que le développement actuel de l'industrie impose à notre génération, et qui doit être l'abolition de la propriété individuelle et la mise en commun de tout le capital accumulé par les générations précédentes.

L'Association Internationale des Travailleurs donna cette réponse. Le groupement, disait-elle, ne doit pas se borner à une seule nation : il doit s'étendre par dessus les frontières artificielles. Et bientôt cette grande idée pénétra les coeurs des peuples, s'empara des esprits. Pourchassée depuis par la ligue de toutes les réactions, elle a vécu néanmoins, et dès que les obstacles mis à son développement seront détruits à la voix des peuples insurgés, elle renaîtra plus forte que jamais.

Mais, il restait à savoir quelles seraient les parties intégrantes de cette vaste Association ?

Alors, deux grands courants d'idées se trouvèrent en présence pour répondre à cette question : l'État populaire d'une part ; de l'autre, l'Anarchie.

D'après des socialistes allemands, l'État devait prendre possession de toutes les richesses accumulées et les donner aux associations ouvrières, organiser la production et l'échange, veiller à la vie, au fonctionnement de la société.

A quoi la plupart des socialistes de race latine, forts de leur expérience, répondaient qu'un pareil État, en admettant même que par impossible il pût exister, eût été la pire des tyrannies, et ils opposaient à cet idéal, copié sur le passé, un idéal nouveau, l'anarchie, c'est-à-dire l'abolition complète des États et l'organisation du simple au composé par la fédération libre des forces populaires, des producteurs et des consommateurs.

Il fut bientôt admis, même par quelques « Étatistes », les moins imbus de préjugés gouvernementaux, que certes l'Anarchie représente une organisation de beaucoup supérieure à celle qui est visée par l'État populaire ; mais, disait-on, l'idéal anarchiste est tellement éloigné de nous, que nous n'avons pas à nous en préoccuper pour le moment. D'autre part, il manquait à la théorie anarchiste une formule concrète et simple à la fois, pour préciser son point de départ, pour donner un corps à ses conceptions, pour démontrer qu'elles s'appuyaient sur une tendance ayant une existence réelle dans le peuple. La fédération des corporations de métier et de groupes de consommateurs par-dessus les frontières et en dehors des États actuels, semblait encore trop vague ; et il était facile d'entrevoir en même temps qu'elle ne pouvait pas comprendre toute la diversité des manifestations humaines. Il fallait trouver une formule plus nette, plus saisissable, ayant ses éléments premiers dans la réalité des choses.

S'il ne s'était agi simplement que d'élaborer une théorie, peu importent les théories ! aurions-nous dit. Mais tant qu'une idée nouvelle n'a pas trouvé son énoncé net, précis et découlant des choses existantes, elle ne s'empare pas des esprits, ne les inspire pas au point de les lancer dans une lutte décisive. Le peuple ne se jette pas dans l'inconnu, sans s'appuyer sur une idée certaine et nettement formulée qui lui serve de tremplin, pour ainsi dire, à son point de départ.

Ce point de départ c'est la vie elle-même qui se chargea de l'indiquer.

Cinq mois durant, Paris, isolé par le siège, avait vécu de sa vie propre et il avait appris à connaître les immenses ressources économiques, intellectuelles et morales dont il dispose ; il avait entrevu et compris sa force d'initiative. En même temps, il avait vu que la bande de bavards qui s'était emparée du pouvoir ne savait rien organiser ni la défense de la France, ni le développement de l'intérieur. Il avait vu ce gouvernement central se mettre au travers de tout ce que l'intelligence d'une grande cité pouvait faire éclore. Il avait compris plus que cela : l'impuissance d'un gouvernement, quel qu'il soit, de parer aux grands désastres, de faciliter l'évolution prête à s'accomplir. Il avait subi pendant un siège une misère affreuse, la misère des travailleurs et des défenseurs de la ville, à côté du luxe insolent des fainéants, et il avait vu échouer, grâce au pouvoir central, toutes ses tentatives pour mettre fin à ce régime scandaleux, Chaque fois que le peuple voulait prendre un libre essor, le gouvernement venait alourdir les chaînes, attacher son boulet, et l'idée naquit tout naturellement que Paris devait se constituer en Commune indépendante, pouvant réaliser dans ses murs ce que lui dicterait la pensée du peuple !

Ce mot : LA COMMUNE, s'échappa alors de toutes les bouches.

La Commune de 1871 ne pouvait être qu'une première

ébauche. Née à l'issue d'une guerre, cernée par deux armées prêtes à se donner la main pour écraser le peuple, elle n'osa se lancer entièrement dans la voie de la révolution économique ; elle ne se déclara pas franchement socialiste, ne procéda ni à l'expropriation des capitaux ni à l'organisation du travail ; ni même au recensement général de toutes les ressources de la cité. Elle ne rompit pas non plus avec la tradition de l'État, du gouvernement représentatif, et elle ne chercha pas à effecteur dans la Commune cette organisation du simple au complexe qu'elle inaugurait en proclamant l'indépendance et la libre fédération des Communes. Mais il est certain que si la Commune de Paris eût vécu quelques mois encore, elle eût été poussée inévitablement, par la force des choses, vers ces deux révolutions. N'oublions pas que la bourgeoisie a mis quatre ans de période révolutionnaire pour arriver de la monarchie tempérée à la république bourgeoise, et nous ne serons pas pas étonnés de voir que le peuple de Paris n'ait pas franchi d'un seul bond l'espace qui sépare la Commune anarchiste du gouvernement des pillards. Mais sachons aussi que la prochaine révolution qui, en France et certainement aussi en Espagne, sera communaliste, reprendra l'oeuvre de la Commune de Paris là où l'ont arrêtée les assassinats des Versaillais.

La Commune succomba, et la bourgeoisie se vengea, nous savons comment, de la peur que le peuple lui avait faite en secouant le joug de ses gouvernants. Elle prouva qu'il y a réellement deux classes dans la société moderne : d'une part, l'homme qui travaille, qui donne au bourgeois plus de la moitié de ce qu'il produit, et qui cependant passe trop facilement sur les crimes de ses maîtres ; d'autre part, le fainéant, le repu, animé des instincts de la bête fauve, haïssant son esclave, prêt à le massacrer comme un gibier.

Après avoir enfermé le peuple de Paris et bouché toutes les issues, ils lancèrent les soldats abrutis par la caserne et le vin et leur dirent en pleine Assemblée : « Tuez ces loups, ces louves et ces louveteaux ! » Et au peuple, ils dirent [1] :

« Quoi que tu fasses, tu vas périr ! Si l'on te prend les armes à la main, la mort ! si tu déposes les armes, la mort ! si tu frappes, la mort ! Si tu implores, la mort ! De quelque côté que tu tournes les yeux : à droite, à gauche, devant, derrière, en haut, en bas, la mort ! Tu es non seulement hors la loi, mais hors l'humanité. Ni l'âge, ni le sexe, ne sauraient te sauver, ni toi, ni les tiens. Tu vas mourir, mais avant tu savoureras l'agonie de ta femme, de ta soeur, de ta mère, de tes filles, de tes fils, même au berceau ! On ira, sous tes yeux, prendre le blessé dans l'ambulance pour le hacher à coup de sabre-baïonnette, pour l'assommer à coup de crosse de fusil. On le tirera, vivant, par sa jambe brisée ou son bras saignant, et on le jettera dans le ruisseau, comme un paquet d'ordures qui hurle et qui souffre. »

« La mort ! La mort ! La mort ! »

« Et puis, après l'orgie effrénée sur des tas de cadavres, après l'extermination en masse, la vengeance mesquine et pourtant atroce qui dure encore, le martinet, les poucettes, les fers à fond de cale, les coups de fouet et la trique des argousins, les insultes, la faim, tous les raffinements de la cruauté. »

Le peuple oubliera-t-il ces hautes oeuvres ?

« Terrassée, mais non vaincue », la Commune renaît aujourd'hui. Ce n'est plus seulement un rêve de vaincus caressant dans leur imagination un beau mirage d'espérance ; non ! « La Commune » devient aujourd'hui le but précis et visible de la Révolution qui gronde déjà près de nous. L'idée pénètre les masses, elle leur donne un drapeau, et nous comptons fermement sur la présente génération pour accomplir la Révolution sociale dans la Commune, pour venir mettre fin à l'ignoble exploitation bourgeoise, débarrasser les peuples de la tutelle de l'État, inaugurer dans l'évolution de l'espèce humaine une nouvelle ère de liberté, d'égalité, de solidarité.

Dix années nous séparent déjà du jour où le peuple de Paris, renversant le gouvernement des traîtres, qui s'étaient emparés du pouvoir lors de la la chute de l'Empire, se constituait en Commune et proclamait son indépendance absolue [2]. Et cependant, c'est encore vers cette date du 18 mars 1871 que se portent nos regards, c'est à elle que se rattachent nos meilleurs souvenirs ; c'est l'anniversaire de cette journée mémorable que le prolétariat des deux mondes se propose de fêter solennellement, et demain soir, des centaines de mille coeurs ouvriers vont battre à l'unisson, fraternisant à travers les frontières et les océans, en Europe, aux Etats-Unis, dans l'Amérique du Sud, au souvenir de la révolte du prolétariat parisien.

C'est que l'idée pour laquelle le prolétariat français a versé son sang à Paris et pour laquelle il a souffert sur les plages de la Nouvelle-Calédonie, est une de ces idées qui, à elles seules, renferment toute une révolution, une idée large qui peut recevoir sous les plis de son drapeau toutes les tendances révolutionnaires des peuples marchant vers leur affranchissement.

Certes, si nous nous bornions à observer seulement les faits réels et palpables accomplis par la Commune de Paris, nous devrions dire que cette idée n'était pas suffisamment vaste, qu'elle n'embrassait qu'une partie minime du programme révolutionnaire. Mais si nous observons, au contraire, l'esprit qui inspirait les masses du peuple, lors du mouvement du 18 mars, les tendances qui cherchaient à se faire jour et qui n'eurent pas le temps de passer dans le domaine de la réalité, parce que, avant d'éclore, elles furent étouffées sous des monceaux de cadavres, nous comprendrons alors toute la portée du mouvement et les sympathies qu'il inspire au sein des masses ouvrières dans les deux mondes. La Commune enthousiasme les coeurs,

non par ce qu'elle a fait, mais par ce qu'elle promet de faire un jour.

D'où vient cette force irrésistible qui attire vers le mouvement de 1871 les sympathies de toutes les masses opprimées ? Quelle idée représente la Commune de Paris ? Et pourquoi cette idée est-elle si attrayante pour les prolétaires de tous pays, de toute nationalité ?

La réponse est facile. La révolution de 1871 fut un mouvement éminemment populaire. Faite par le peuple lui-même, née spontanément au sein des masses, c'est dans la grande masse populaire qu'elle a trouvé ses défenseurs, ses héros, ses martyrs et surtout ce caractère « canaille » que la bourgeoisie ne lui pardonnera jamais. Et en même temps, l'idée mère de cette révolution, vague, il est vrai ; inconsciente peut-être, mais néanmoins bien prononcée, perçant dans tous ses actes, c'est l'idée de la révolution sociale cherchant à s'établir enfin, après tant de siècles de luttes, la vraie liberté et la vraie égalité pour tous.

C'était la révolution de la « canaille » marchant à la conquête de ses droits.

On a cherché, il est vrai, on cherche encore à dénaturer le vrai sens de cette révolution et à la représenter comme une simple tentative de reconquérir l'indépendance pour Paris et de constituer un petit État dans la France. Rien n'est moins vrai, cependant. Paris ne cherchait pas à s'isoler de la France, comme il ne cherchait pas à la conquérir par les armes ; il ne tenait pas à se renfermer dans ses murs, comme un bénédictin dans son cloître ; il ne s'inspirait pas d'un esprit étroit de clocher. S'il réclamait son indépendance, s'il voulait empêcher l'intrusion dans ses affaires de tout pouvoir central, c'est parce qu'il voyait dans cette indépendance un moyen d'élaborer tranquillement les bases de l'organisation future et d'accomplir dans son sein la révolution sociale, une révolution qui aurait transformé complètement le régime de la production et de l'échange, en les basant sur la justice, qui aurait modifié complètement les relations humaines en les mettant sur le pied de l'égalité, et qui aurait refait la morale de notre société, en lui donnant pour base les principes de l'équité et de la solidarité.

L'indépendance communale n'était donc pour le peuple de Paris qu'un moyen, et la révolution sociale était son but.

Ce but, il eût été atteint, certainement, si la révolution du 18 mars eût pu suivre son libre cours, si le peuple de Paris n'eût pas été écharpé, sabré, mitraillé, éventré par les assassins de Versailles. Trouver une idée nette, précise, compréhensible à tout le monde et résumant en quelques mots ce qu'il y avait à faire pour accomplir la révolution, telle fut, en effet, la préoccupation du peuple de Paris dès les premiers jours de son indépendance. Mais une grande idée ne germe pas en un jour, quelque rapide que soit l'élaboration et la propagation des idées pendant les périodes révolutionnaires. Il lui faut toujours un certain temps pour se développer, pour pénétrer dans les masses et pour se traduire par des actes, et ce temps a manqué à la Commune de Paris. Il lui a manqué d'autant plus, qu'il y a dix ans, les idées du socialisme moderne traversaient elles-mêmes une période transitoire. La Commune est née, pour ainsi dire, entre deux époques de développement du socialisme moderne. En 1871, le communisme autoritaire, gouvernemental et plus ou moins religieux de 1848 n'avait plus de prise sur les esprits pratiques et libertaires de notre époque. Où trouver aujourd'hui un Parisien qui consente à s'enfermer dans une caserne phalanstérienne ? D'autre part, le collectivisme, qui veut atteler dans un même char le salariat et la propriété collective, restait incompréhensible, peu attrayant, hérissé de difficultés dans son application pratique. Et le communisme libre, le communisme anarchiste, se faisait jour à peine ; à peine osait-il affronter les attaques des adorateurs du gouvernementalisme.

L'indécision régnait dans les esprits, et les socialistes eux-mêmes ne se sentaient pas l'audace de se lancer à la démolition de la propriété individuelle, n'ayant pas devant eux de but bien déterminé. Alors on se laissa berner par ce raisonnement que les endormeurs répètent depuis des siècles. « Assurons-nous d'abord la victoire ; on verra après ce qu'on pourra faire. »

S'assurer d'abord la victoire ! Comme s'il y avait moyen de se constituer en Commune libre tant qu'on ne touche pas à la propriété ! Comme s'il y avait moyen de vaincre les ennemis, tant que la grande masse du peuple n'est pas intéressée directement au triomphe de la révolution, en voyant arriver le bien-être matériel, intellectuel et moral pour tous ! On cherchait à consolider d'abord la Commune en renvoyant à plus tard la révolution sociale, tandis que l'unique moyen de procéder était de considérer la Commune par la révolution sociale !

Il en arriva de même pour le principe gouvernemental. En proclamant la Commune libre, le peuple de Paris proclamait un principe essentiellement anarchiste ; mais, comme à cette époque l'idée anarchiste n'avait que faiblement pénétré dans les esprits, il s'arrêta à moitié chemin et, au sein de la Commune il se prononça encore pour le vieux principe autoritaire, en se donnant un Conseil de la Commune, copié sur les Conseils municipaux.

Si nous admettons, en effet, qu'un gouvernement central est absolument inutile pour régler les rapports des Communes entre elles, pourquoi en admettrions-nous la nécessité pour régler les rapports mutuels des groupes qui constituent la Commune ? Et si nous abandonnons à la libre initiative des Communes le soin de s'entendre entre elles pour les entreprises qui concernent plusieurs cités à la fois, pourquoi refuser cette même initiative aux

groupes dont se compose une Commune ? Un gouvernement dans la Commune n'a pas plus de raison d'être qu'un gouvernement au-dessus de la Commune.

Mais, en 1871, le peuple de Paris, qui a renversé tant de gouvernements, n'était qu'à son premier essai de révolte contre le système gouvernemental lui-même : il se laissa donc aller au fétichisme gouvernemental et se donna un gouvernement. On en connaît les conséquences. Il envoya ses enfants dévoués à l'Hôtel-de-Ville. Là, immobilisés, au milieu des paperasses, forcés de gouverner lorsque leurs instincts leur commandaient d'être et de marcher avec le peuple ; forcés de discuter, quand il fallait agir, et perdant l'inspiration qui vient du contact continuel avec les masses, ils se virent réduits à l'impuissance. Paralysés par leur éloignement du foyer des révolutions, le peuple, ils paralysaient eux-mêmes l'initiative populaire.

Enfantée pendant une période transitoire, alors que les idées de socialisme et d'autorité subissaient une modification profonde ; née à l'issue d'une guerre, dans un foyer isolé, sous les canons des Prussiens, la Commune de Paris a dû succomber.

Mais, par son caractère éminemment populaire, elle commença une ère nouvelle dans la série des révolutions, et, par ses idées, elle fut le précurseur de la grande révolution sociale. Les massacres inouïs, lâches et féroces par lesquels la bourgeoisie a célébré sa chute, la vengeance ignoble que les bourreaux ont exercée pendant neuf ans sur leurs prisonniers, ces orgies de cannibales ont creusé entre la bourgeoisie et le prolétariat un abîme qui jamais ne sera comblé. Lors de la prochaine révolution, le peuple saura ce qu'il a à faire ; il saura ce qui l'attend s'il ne remporte pas une victoire décisive, et il agira en conséquence.

En effet, nous savons maintenant que le jour où la France se hérissera de Communes insurgées, le peuple ne devra plus se donner de gouvernement et attendre de ce gouvernement l'initiative des mesures révolutionnaires. Après avoir donné un bon coup de balai aux parasites qui le rongent, il s'emparera lui-même de toute la richesse sociale, pour la mettre en commun, selon les principes du communisme anarchiste. Et lorsqu'il aura aboli complètement la propriété, le gouvernement et l'État, il se constituera librement selon les nécessités qui lui seront dictées par la vie elle-même. Brisant ses chaînes et renversant ses idoles, l'humanité marchera alors vers un meilleur avenir, ne connaissant plus ni maîtres ni esclaves, ne gardant de la vénération que pour les nobles martyrs qui ont payé de leur sang et de leurs souffrances ces premières tentatives d'émancipation, qui nous ont éclairés dans notre marche vers la conquête de la liberté.

Les fêtes et les réunions publiques organisées, le 18 mars, dans toutes les villes où il y avait des groupes socialistes constitués méritent toute notre attention, non seulement comme une manifestation de l'armée des prolétaires, mais encore comme une expression des sentiments qui animent les socialistes des deux mondes. « On se compte » ainsi, mieux que par tous les bulletins imaginables, et l'on formule ses aspirations en toute liberté, sans se laisser influencer par des considérations de tactique électorale.

En effet, les prolétaires, réunis ce jour-là dans les meetings ne se bornent plus à faire l'éloge de l'héroïsme du prolétariat parisien, ni à crier vengeance contre les massacres de Mai. Tout en se retrempant dans le souvenir de la lutte héroïque de Paris, ils sont allés plus loin. Ils discutent l'enseignement qu'il faut tirer de la Commune de 1871 pour la prochaine révolution ; ils se demandent quelles étaient les fautes de la Commune, et cela non pour critiquer les hommes, mais pour faire ressortir comment les préjugés sur la propriété et l'autorité qui régnaient en ce moment au sein des organisations prolétariennes, ont empêché l'idée révolutionnaire d'éclore, de se développer et d'éclairer le monde entier de ses lueurs vivifiantes.

L'enseignement de 1871 a profité au prolétariat du monde entier et, rompant avec les préjugés anciens, les prolétaires ont dit clairement et simplement, comment ils entendent leur révolution.

Il est certain désormais que le prochain soulèvement des Communes ne sera plus simplement un mouvement communaliste. Ceux qui pensent encore qu'il faut établir la Commune indépendante et puis, dans cette Commune, faire essai de réformes économiques, sont débordés par le développement de l'esprit populaire. C'est par des actes révolutionnaires socialistes, en abolissant la propriété individuelle, que les Communes de la prochaine révolution affirmeront et constitueront leur indépendance.

Le jour où en conséquence du développement de la situation révolutionnaire, les gouvernements seront balayés par le peuple et la désorganisation jetée dans le camp de la bourgeoisie qui ne se maintient que par la protection de l'État, ce jour-là et il n'est pas loin, le peuple insurgé n'attendra pas qu'un gouvernement quelconque décrète dans sa sagesse inouïe des réformes économiques. Il abolira lui-même la propriété individuelle par l'expropriation violente, en prenant possession, au nom du peuple entier, de toute la richesse sociale, accumulée par le travail des générations précédentes. Il ne se bornera pas à exproprier les détenteurs du capital social par un décret qui resterait lettre morte : il en prendra possession sur-le-champ, et il établira ses droits en l'utilisant sans délai. Il s'organisera lui-même dans l'atelier pour le faire marcher ; il échangera son taudis contre un logement salubre dans la maison du bourgeois ; il s'organisera pour utiliser immédiatement toute la richesse entassée dans les villes ; il en prendra possession comme si cette richesse ne lui avait jamais été volée par la bourgeoisie. Le baron industriel qui prélève le butin sur l'ouvrier, une fois évincé, la pro-

duction continuera, en se débarrassant des entraves qui la gênent, en abolissant les spéculations qui la tuent et le gâchis qui la désorganise, et, en se transformant conformément aux nécessités du moment sous l'impulsion qui lui sera donnée par le travail libre. « Jamais on ne labourera en France comme en 1793, après que la terre fut arrachée des mains des seigneurs », écrit Michelet. Jamais on n'a travaillé comme on travaillera le jour où le travail sera devenu libre, où chaque progrès du travailleur sera une source de bien-être pour la Commune entière.

Au sujet de la richesse sociale, on a cherché à établir une distinction, et on est même arrivé à diviser le parti socialiste à propos de cette distinction. L'école qui s'appelle aujourd'hui collectiviste, substituant au collectivisme de l'ancienne Internationale (qui n'était que le communisme anti-autoritaire), une espèce de collectivisme doctrinaire, a cherché à établir une distinction entre le capital qui sert à la production et la richesse qui sert à subvenir aux nécessités de la vie. La machine, l'usine, la matière première, les voies de communication et le sol d'un côté ; les habitations, les produits manufacturés, les vêtements, les denrées de l'autre. Les uns devenant propriété collective ; les autres destinés, selon les doctes représentants de cette école, à rester propriété individuelle.

On a cherché à établir cette distinction. Mais le bon sens populaire en a eu vite raison. Il a compris que cette distinction est illusoire et impossible à établir. Vicieuse en théorie, elle tombe devant la pratique de la vie. Les travailleurs ont compris que la maison qui nous abrite, le charbon et le gaz que nous brûlons, la nourriture que brûle la machine humaine pour maintenir la vie, le vêtement dont l'homme se couvre pour préserver son existence, le livre qu'il lit pour s'instruire, voire même l'agrément qu'il se procure sont autant de parties intégrantes de son existence, tout aussi nécessaires pour le succès de la production et pour le développement progressif de l'humanité, que les machines, les manufactures, les matières premières et les autres agents de la production. Ils ont compris que maintenir la propriété individuelle pour ces richesses, serait maintenir l'inégalité, l'oppression, l'exploitation, paralyser d'avance les résultats de l'expropriation partielle. Passant par-dessus les chevaux de frise mis sur leur chemin, par le collectivisme des théoriciens, ils marchent droit à la forme la plus simple et plus pratique du communisme anti-autoritaire.

En effet, dans leurs réunions, les prolétaires révolutionnaires affirment nettement leur droit à toute la richesse sociale et la nécessité d'abolir la propriété individuelle, aussi bien pour les valeurs de consommation que pour celles de reproduction. « Le jour de la Révolution, nous nous emparerons de toute la richesse, de toutes les valeurs entassées dans les villes, et nous les mettrons en commun » disent les porte-voix de la masse ouvrière, et les auditeurs le confirment par leur assentiment unanime.

« Que chacun prenne dans le tas ce dont il a besoin, et soyons sûrs que dans les greniers de nos villes il y aura assez de nourriture pour nourrir tout le monde jusqu'au jour où la production libre prendra sa nouvelle marche. Dans les magasins de nos villes il y a assez de vêtements pour vêtir tout le monde, entassés là sans écoulement, à côté de la misère générale. Il y a même assez d'objets de luxe pour que tout le monde en choisisse à son goût. »

Voilà comment à en juger d'après ce qui se dit dans les réunions la masse prolétaire envisage la Révolution : introduction immédiate du communisme anarchiste, et libre organisation de la reproduction. Ce sont deux point établis, et à cet égard, les Communes de la Révolution qui grondent à nos portes ne répéteront plus les erreurs de leurs prédécesseurs qui, en versant leur sang généreux, ont déblayé la route pour l'avenir.

Le même accord ne s'est pas encore établi, sans être, cependant, loin de s'établir, sur un autre point ; non moins important, sur la question du gouvernement.

On sait que deux écoles sont en présence sur cette question. « Il faut disent les uns le jour même de la Révolution, constituer un gouvernement qui s'empare du pouvoir. Ce gouvernement, fort, puissant et résolu, fera la Révolution en décrétant ceci et cela et en forçant à obéir à ses décrets. »

« Triste illusion ! » disent les autres. Tout gouvernement central, se chargeant de gouverner une nation, étant formé fatalement d'éléments disparates, et conservateur de par son essence gouvernementale, ne serait qu'un empêchement à la révolution. Il ne ferait qu'entraver la révolution dans les Communes prêtes à marcher de l'avant, sans être capable d'inspirer du souffle révolutionnaire les Communes retardataires. De même au sein d'une Commune insurgée. Ou bien le gouvernement communal ne fera que sanctionner les faits accomplis, et alors il sera un rouage inutile et dangereux ; ou bien il voudra en agir à sa tête : il réglementera ce qui doit encore s'élaborer librement par le peuple lui-même, pour être viable ; il appliquera des théories, là où il faut que toute la société élabore les formes nouvelles de la vie commune, avec cette force de création qui surgit dans l'organisme social lorsqu'il brise ses chaînes et voit s'ouvrir devant lui de nouveaux et larges horizons. Les hommes au pouvoir gêneront cet élan, sans rien produire eux-mêmes, s'ils restaient au sein du peuple à élaborer avec lui l'organisation nouvelle, au lieu de s'enfermer dans les chancelleries et s'épuiser en débats oisifs. Il sera un empêchement et un danger ; impuissant pour le bien, formidable pour le mal ; donc, il n'a pas de raison d'être. »

Si naturel et si juste que soit ce raisonnement, cependant il se heurte encore aux préjugés séculaires accumulés, accrédités, par ceux qui ont intérêt à maintenir la religion

du gouvernement à côté de la religion de la propriété et de la religion divine.

Ce préjugé, le dernier de la série : Dieu, Propriété, Gouvernement, existe encore, et il est un danger pour la prochaine révolution. Mais on peut déjà constater qu'il s'ébranle. « Nous ferons nous-mêmes nos affaires, sans attendre les ordres d'un gouvernement, et nous passerons par-dessus la tête de ceux qui viendront s'imposer sous forme de prêtre, de propriétaire ou de gouvernant », disent déjà les prolétaires. Il faut donc espérer que si le parti anarchiste continue à combattre vigoureusement la religion du gouvernementalisme, et s'il ne dévie pas lui-même de sa route en se laissant entraîner dans les luttes pour le pouvoir, il faut espérer, disons-nous, que dans les quelques années qui nous restent encore jusqu'à la Révolution, le préjugé gouvernemental sera suffisamment ébranlé pour ne plus être capable d'entraîner les masses prolétaires dans une fausse voie.

Il y a cependant une lacune regrettable dans les réunions populaires que nous tenons à signaler. C'est que rien, ou presque rien, n'a été fait pour les campagnes. Tout s'est borné aux villes. La campagne semble ne pas exister pour les travailleurs des villes. Même les orateurs qui parlent du caractère de la prochaine révolution évitent de mentionner les campagnes et le sol. Ils ne connaissent pas le paysan ni ses désirs, et ne se hasardent pas de parler en son nom. Faut-il insister longuement sur le danger qui en résulte ? L'émancipation du prolétariat ne sera même pas possible, tant que le mouvement révolutionnaire n'embrassera pas les villages. Les Communes insurgées ne sauraient se maintenir même un an, si l'insurrection ne se propageait pas en même temps dans les villages. Lorsque l'impôt, l'hypothèque, la rente seront abolies, lorsque les institutions qui les prélèvent seront jetées aux quatre vents, il est certain que les villages comprendront les avantages de cette révolution. Mais en tout cas, il serait imprudent de compter sur la diffusion des idées révolutionnaires des villes dans les campagnes sans préparer les idées à l'avance. Il faut savoir d'ores et déjà ce que veut le paysan, comment on entend la révolution dans les villages, comment on pense résoudre la question si épineuse de la propriété foncière. Il faut dire à l'avance au paysan ce que se propose de faire le prolétaire des villes et son allié, qu'il n'a pas à craindre de lui des mesures nuisibles à l'agriculteur. Il faut que de son côté l'ouvrier des villes s'habitue à respecter le paysan et à marcher d'un commun accord avec lui.

Mais, pour cela les travailleurs ont à s'imposer le devoir d'aider à la propagande dans les villages. Il importe que dans chaque ville il y ait une petite organisation spéciale, une branche de la Ligue Agraire, pour la propagande au sein des paysans. Il faut que ce genre de propagande soit considéré comme un devoir, au même titre que la propagande dans les centres industriels.

Les débuts en seront difficiles ; mais souvenons-nous qu'il y va du succès de la Révolution. Elle ne sera victorieuse que le jour où le travailleur des usines et le cultivateur des champs marcheront la main dans la main à la conquête de l'Égalité pour tous, en portant le bonheur dans la chaumière comme dans les édifices des grandes agglomérations industrielles.

Le Libertaire
Internet : http://le-libertaire.net/
E-Mail : julesdurand.lehavre@gmail.com
Directeur de la Publication : Olivier Lenourry
Numéro de commission paritaire en cours

A vos plumes

Le libertaire accueille amicalement l'apport artistique , les études sociales, culturelles et économiques des lecteurs et lectrices
Envoyez vos articles au Libertaire. par Mail julesdurand.lehavre@gmail.com